

Jacques Vaizy, le Maupassant sud-aveyronnais

Depuis le 6 janvier 1962, chaque numéro du « Progrès », sans en excepter un seul, s'ouvre par « Le Billet » de Jacques Vaizy, de son vrai nom Edouard Peyre.

Conteur hors-pair, amoureux du Sud-Aveyron, il dépeint avec finesse, humour, tendresse et un brin de malice des histoires qui collent au pays comme une robe fourreau épouse les formes d'une femme. Les traditions, les coutumes, les paysages, l'histoire des gens qui ont marqué le Saint-Affricain de leur labeur ou de leur talent, sont présentés avec brio dans les quelque 1.900 billets et 7 ouvrages tant appréciés des Aveyronnais.

Né le 29 décembre 1924 à Vailhauzy, Edouard Peyre n'a jamais vraiment quitté son cher village. Lorsqu'il était étudiant à l'École Normale à Rodez et à Montauban, puis instituteur à Aysènes, Montclar et Tournemire, il continuait à se rendre régulièrement dans sa maison natale.



« J'ai appris à lire dans « Le Progrès », affirme l'écrivain.

« Pour réussir, il faut bûcher »

Mais cette enfance joyeuse en harmonie avec la nature n'a pas empêché le petit Edouard de bien travailler à l'école. « J'étais un bosseur et pour préparer les concours de l'École Normale, j'ai étudié comme un cabourd. Il m'arrivait souvent de m'endormir sur mes devoirs et lorsque je me réveillais, il me fallait remettre de l'eau et du carbure dans la lampe pour la ranimer et reprendre mon travail. Ce ne sont pas les élèves les plus brillants qui réussissent, ce sont ceux qui bûchent. A moins d'être un génie, le travail est la seule façon de progresser. »



« Pour réussir le concours d'entrée à l'École Normale, j'ai bossé comme un cabourd », raconte l'ancien instituteur.

Braconnage dans le ruisseau de Vailhauzy

« Mon enfance a été celle de beaucoup d'enfants de par ici, c'est-à-dire la plus merveilleuse que l'on puisse avoir. Nous vivions en autarcie dans l'affection des parents et apprenions la vie en toute liberté sans qu'on nous guide, sans qu'on nous bride. Nous étions de vrais petits sauvages en contact direct avec la nature et les animaux. »

Et Jacques Vaizy se rapatrie ses deux moments de braconnage dans le ruisseau de Vailhauzy, ses promenades dans la forêt, les journées de vendange, la petite école où il jouait aux billes, à la sèbe ou au jeu de la barre avec ses amis d'enfance Jean Ramondenc, Pierre Piatat, Pierre Roger et les filles Mazzochin sous le regard bienveillant de l'institutrice Mme Puech.

« J'étais comme les canards. A 10 h, je partais au bord du ruisseau et on ne me voyait plus. Avec les copains, nous pêchions les truites à la fourchette, les écrevisses à la main sans nous précéder de gardes et des gardes. Il y en avait à profusion. C'était le paradis. Alors, quand on a connu ça et qu'on voit comment c'est devenu, on éprouve une certaine amertume. »



Avec la municipalité Vigouroux.

Amoureux de la cuisine aveyronnaise

Son ouvrage « Dans le toupil de mon pépé » en atteste, Jacques Vaizy apprécie les bons « grillous » aveyronnais... bien arrosés. Il se tient mieux à table qu'à cheval et lorsqu'il part en reportage avec son photographe attiré Jean-Claude Aufrère, c'est aussi l'occasion de partager ensemble un bon repas dans un des nombreux restaurants de la région.

Lorsqu'ils reviennent au journal dans le courant de l'après-midi et qu'on leur demande : « — Alors, c'était intéressant ce reportage ? ». Ils répondent neuf fois sur dix : « Ah oui, c'était très bien ! On a bien mangé et le vin : fameux ! ».

D'apparence un peu froide pour ceux qui ne le connaissent pas, peu bavard, Jacques Vaizy est pourtant un bon vivant. Ce qui le fait d'ailleurs dire : « Je bois peut-être un peu trop ». Mais ses amis ne s'en plaignent pas, bien au contraire, car lorsqu'il est un peu grisé, il raconte, comme il le fait dans ses billets, de savoureuses histoires et anecdotes qui prêtent à sourire. « J'aime le rire fin, contenu, l'humour, mais je n'apprécie pas le gros rire vulgaire, même s'il m'arrive parfois d'être à la limite avec mes Asenados, mais en patois, ça passe mieux. »

Le matin, tels nos amis les Roast-beef, il prend un solide petit déjeuner. Mais pas question de boire « a cup of tea » avec des toasts et de la marmelade. En tant que bon Aveyronnais, il mange le plus souvent un œuf, mais aussi de la charcutaille et du fromage avec du vrai pain (pas du surgelé).

Et par bonheur, il est lui-même bon cuisinier. Il tient cette qualité de son grand-père « qui lui a appris le goût des bonnes choses de chez nous ».



Sur sa moto dans le village de Vailhauzy où il naquit et vécut heureux.

Instituteur de la « vieille école »

Après avoir enseigné une année à Aysènes et trois ans à Montclar, le jeune instituteur a rejoint l'école de Tournemire en 1950 pour ne plus la quitter jusqu'à l'heure de la retraite, en 1980.

« Je crois avoir fait correctement mon métier, mais en solitaire, en individualiste forcé en beaucoup de la vieille école. Menant de front plusieurs activités, je n'ai guère eu de relations avec mes collègues, à part les deux ou trois qui ont exercé dans la même école que moi », raconte-t-il. « Aussi, quand j'ai vu arriver, trois ans avant ma retraite, la nouvelle vague, j'ai pu mesurer l'évolution que j'avais eu le tort de ne pas suivre régulièrement. Un jour, j'écrivais peut-être tout ce que les « instits d'autrefois » ont fait, uniquement pour la gloire. Pas la leur : celle de la République. Balayage de la classe, allumage du poêle, corvée de bois dans les forêts, réchauffage des plats, cantine (pendant plusieurs années, la nôtre a été alimentée en partie par les produits de mon jardin, offerts et préparés bien sûr !), études, surveillance des interclasses, soins aux malades et aux blessés, rentrées matinales pour préparer le certifié, fêtes pour alimenter la coopérative... Avec la nouvelle vague à qui j'avais à faire, je tombais de haut. Du moins pour un moment. J'aurais eu tort de généraliser trop vite. Ma dernière année m'a prouvé qu'il y avait toujours, et plus nombreux que je ne le pensais, des enseignants qui préservent leur métier à cœur et ne mesuraient pas leur dévouement. Merci R... »

Lorsqu'il a quitté sa petite école de Tournemire pour une retraite active, Jacques Vaizy avoue avoir regretté ses élèves, mais pas du tout l'enseignement. « De réforme en réforme, nous ne savions plus trop ce que nous faisons. Moi, j'ai toujours été classique en dépit des vents et des modes. J'ai enseigné avec autant de rigueur que possible l'orthographe, la grammaire, la conjugaison, le calcul, plus l'histoire, la géographie, les sciences et quelques bricoles. C'était sans doute limité mais nos élèves savaient écrire une lettre sans la bourrer de fautes, compter une division. Ils savaient que Vercingétorix avait vécu avant De Gaulle et que l'eau qui tombe à Saint-Affrique va à la Garonne. J'ai fait ce que j'ai pu, mais je n'ai jamais eu le temps de faire tout ce que j'avais projeté. Aujourd'hui, on doit avoir le temps toujours, même pendant ce que nous appelions « la classe », on fait du théâtre, du cinéma, de la sculpture, du cheval, du vélo,



Jacques Vaizy en compagnie de son âne qui lui raconte parfois quelques asenados.

de la natation... La télé nous a montré récemment une classe qui se rendait dans un bistrot pour faire de la peinture avec des sirops, de la bière et du vin ! A propos, à bière, il faut un ou deux r ? »

Secrétaire de mairie à Tournemire et adjoint à Saint-Affrique

Amoureux de son pays natal, Jacques Vaizy s'est grandement investi dans les affaires communales. Durant 37 années, de 1953 à 1990, il s'est occupé du secrétariat de la mairie de Tournemire. Et par ailleurs, de 1965 à 1989, il a respectivement été adjoint d'André Vigouroux, conseiller municipal sous les municipalités Montredon et Gallier et enfin adjoint chargé des affaires sociales avec l'équipe de Paul Roques.

« Durant la deuxième moitié du 20e siècle, il n'y a eu à Saint-Affrique que deux grandes municipalités : la première municipale Vigouroux et celle de Paul Roques. Ce sont les périodes où les choses ont le plus avancé à Saint-Affrique. Depuis Emile Boret, nous n'avions jamais connu un tel essor. »

Et lorsqu'on lui demande ce qu'il pense de l'actuelle équipe municipale, il répond sans ambages : « Elle a peut-être de la bonne volonté, mais je la trouve maladroite, froide et hautaine. »

Ecrivain de haute volée

Si ses fonctions d'instituteur, de secrétaire de mairie, de conseiller municipal et d'adjoint ont fait d'Edouard Peyre un homme public, c'est avant tout son talent d'écrivain qui l'a rendu populaire. D'ailleurs, si tous les habitants du pays saint-affricain connaissent le nom de Jacques Vaizy et son célèbre « Billet », ils sont bien moins nombreux à savoir qui est Edouard Peyre.

« Petit, j'étais un boulimique de lecture », raconte-t-il. « J'ai appris à lire sur « Le Progrès » et j'ai grandi avec lui. Je trouvais que ce journal manquait d'un rendez-vous hebdomadaire et à l'âge de 38 ans, le virus du « Pro-

Fainéants et vaillants

Médaille de l'Ordre des Arts et Lettres, Jacques Vaizy accorde une importance toute particulière à la culture. Aussi est-il irrité de voir que nos écoles négligent le plus souvent les gens d'esprit.

« Je suis depuis que je suis né que les gens qui ne travaillent pas de leurs mains sont considérés comme des fainéants », déplore-t-il. « Si tu pioches la vigne avec le bigos, tu es un vaillant. Si tu éduques et instruis trente enfants dans une classe, tu es un fainéant. »

Moi, je me fiche de tout ce qu'on peut dire à ce sujet parce que je suis à la fois un vaillant et un fainéant. Le bigos, je sais le mener. En mourant jeune, mon père m'a laissé en héritage quelques champs et surtout la vigne à soigner. Pendant des années, j'ai passé toutes les vacances de Pâques à piocher la vigne, 2000 pieds dans un terrain pentu et caillouteux. Là, j'étais un vaillant. Mais j'ai été aussi insti, secrétaire de mairie, journaliste et écrivain. Là, je suis un fainéant. Et pourtant, entre les deux fatigues, celle physique d'une journée (et pas de 8 heures !) à remuer la terre, les reins moulus, les bras qui te tombent, et la fatigue intellectuelle d'une journée de classe quand les enfants sentent venir la neige, j'ai vite opté pour la fatigue physique. Au moins, la nuit, tu dors bien !

Que les gens de la campagne, mes compatriotes et amis les paysans, fassent cette distinction sommaire, je l'admets. Mais quand des gens soi-disant en haut de la hiérarchie sociale leur embêtent le pas, il y a bien de quoi être déçu.

Je me souviens qu'un jour, dans une réunion publique, le maire de l'époque a reproché à un journal local d'avoir titré sur « La parution d'un livre sur le tourisme saint-affricain » plutôt que sur la création d'un obscur comité dont personne ne sait plus ce qu'il est devenu, car il a peut-être vécu non ce que vivent les roses mais le temps que met à tomber une feuille morte. On peut par cette anecdote mesurer l'estime dans laquelle sont généralement tenus le tourisme et la culture à Saint-Affrique. Dieu merci ! ceux qui s'en préoccupent et font parler du pays saint-affricain en dehors de nos murs reçoivent quand même des encouragements qui viennent d'ailleurs. »



Jacques Vaizy en train de mener le bigos dans sa vigne de Vailhauzy.

grès » m'a pris. J'ai envoyé mon premier billet aux propriétaires du journal Calmels et Ramond sans me faire connaître. Il semble que ça leur ait plu puisqu'ils l'ont publié en page une. Ils ont peut-être pressenti que cette « histoire d'amour » allait durer longtemps. Et ça fait maintenant 38 ans que les lecteurs du « Progrès » retrouvent chaque semaine mon billet en haut à gauche de la Une. Je voue au « Progrès », à Calmels et Ramond et à la famille Aufrère une éternelle reconnaissance. »

Une reconnaissance réciproque tant l'amitié Aufrère-Vaizy est profonde et durable, tant « Le Progrès » doit une large part de son succès à la plus belle plume aveyronnaise. Pour preuve, la pluie de compliments à son égard au moment des réajonements.

« La page blanche m'inspire »

« Le matin, je suis capable de me lever à l'heure que je me suis fixé sans réveil. C'est mon point commun avec Napoléon. Les croyants appellent cela l'ange gardien, d'autres le subconscious », affirme l'écrivain. « Ceci dit, la plupart du temps, je me couche à 20 heures et me lève à 5 heures pour écrire jusqu'à 8 heures. Si j'écris tôt le matin, c'est parce que c'est le moment où je suis le plus tranquille. Ma

femme dort, dit-il avec malice, et seuls les oiseaux peuvent parfois me distraire. Quand elle se réveille, je pars au café « Le Moderne » à Saint-Affrique. J'y retrouve mes amis, des gens simples, modestes, qui ont de l'humour et avant tout le cœur sur la main. On boit un verre de vin blanc ou du rouge. Les conversations m'inspirent quelques « Asenados ». Et parfois, j'écris un « Billet » ou un « Dico du Siècle » au coin d'une table. Puis je passe dire bonjour au « Progrès ».

A la question : « N'est-ce pas difficile d'écrire un billet chaque semaine ? », il avoue : « Je prends une feuille blanche sans savoir ce que je vais écrire. Je note en haut Le Billet et c'est parti. La page blanche ne me donne pas le vertige, elle m'inspire et je vais bientôt atteindre les 1900 billets. Par contre, j'ai le souffle court. C'est pourquoi je ne me suis jamais lancé dans un roman. Mais pour moi, écrire de courtes histoires a toujours coulé de source. »

Son style s'apparente à celui de Maupassant, son auteur favori avec Giono et Daudet. Et lorsqu'on lit des « Billets » aussi subtils et merveilleux que « La Prière des quatre saisons » ou « L'Ode au vent qui buffe », on se dit qu'il aurait pu se faire un nom bien au-delà des frontières aveyronnaises. Mais Jacques Vaizy n'a pas cette ambition. « Ma gloire doit être liée à ce pays qui m'a procuré une vie agréable. Etre connu hors de l'Aveyron ne m'intéresse pas. De plus, je ne cours pas après l'argent. Ma seule ambition est d'être lu, connu et apprécié dans le Sud-Aveyron. Je ne suis d'ailleurs pas certain que mes écrits voyageraient bien, car j'authentifie mes textes avec des mots du cru. »

En écoutant ces paroles, on le croirait presque modeste, mais il reconnaît ne pas l'être. « Il faut s'estimer à sa juste valeur. Si tu te fais vers de terre, ne te plains pas ensuite si tu te fais écraser », a-t-il appris. « Non, je ne suis pas modeste et en plus, j'aime qu'on parle de moi, en bien si possible, mais même en mal, pourvu qu'on parle de moi. »



En 1970, dans sa classe de Tournemire.